

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques MARITAIN

Saint Thomas, apôtre des temps modernes (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 22, p. 171-176

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Saint Thomas, apôtre des temps modernes⁽¹⁾

(Suite)

Au point d'évolution auquel est parvenue actuellement la pensée depuis les grands changements inaugurés par la réforme cartésienne, on peut discerner trois formes principales, trois symptômes principaux du mal qui affecte aujourd'hui l'intelligence jusqu'en ses racines. Rupture avec le réel, avec l'objet, avec les vérités premières, doute sur le pouvoir même de connaître et sur les principes de la raison, et donc consentement à l'absurde ; disons d'un mot : *agnosticisme*.

(1) Extrait d'une conférence donnée à l'Abbaye.

Méconnaissance ou refus de l'ordre surnaturel, regardé comme impossible, disons d'un mot : *naturalisme*.

Revendication pour l'homme d'une intégrité naturelle, d'une puissance à se suffire et d'une autonomie supérieure qui ne conviennent qu'à l'ange, disons si vous voulez : *individualisme* (mieux vaudrait dire : angélisme.)

Je dis que ces trois grandes erreurs sont les symptômes d'un mal vraiment radical, car c'est à la raison même qu'elles s'attaquent, à la triple racine rationnelle, religieuse, morale de notre vie.

A l'origine, elles étaient singulièrement latentes et dissimulées à l'état de pures *intentions* spirituelles, à tel point qu'éclairés cependant par les conséquences, plusieurs se refusent encore à en discerner le germe dans la réforme cartésienne, par exemple. Aujourd'hui elles sont là, étincelantes, opprimantes, partout répandues. Tous les voient et les sentent, parce que de l'intelligence leur pointe cruelle a passé jusque dans la chair de l'humanité.

Or, il importe de le comprendre, ce mal qui affecte l'intelligence et qui est venu par elle, rien d'inférieur à l'intelligence n'y peut remédier, c'est par l'intelligence elle-même qu'il sera guéri. Si l'intelligence n'est pas sauvée, rien ne sera sauvé. Si malade qu'elle soit, elle recèle toujours au fond d'elle-même une vitalité essentielle que rien ne peut léser ni corrompre, et elle reste toujours dans l'ordre métaphysique, la plus haute faculté de l'être humain. A cause de l'indéfectible énergie de sa nature spirituelle, le mal qui l'affecte, si radical qu'il soit, demeure accidentel, de l'ordre de l'opération, il ne saurait l'atteindre dans sa constitution essentielle ; et c'est précisément quand il est devenu le plus manifeste qu'on est fondé à espérer la réaction du salut. Il suffit qu'elle prenne conscience du mal : elle se bandera tout entière contre lui.

Au reste, il ne sert de rien d'épiloguer ; nous sommes en face d'une nécessité inéluctable. Les maux dont nous souffrons sont descendus si avant dans la substance humaine, ils ont causé des destructions si générales, que tous les moyens de défense, tous les appuis extrinsèques, dus avant tout à la structure sociale, aux institutions, à l'ordre moral de la famille et de la cité et dont la vérité comme les plus hautes acquisitions de la culture ont un si grand besoin parmi les hommes, se trouvent sinon détruits, au moins gravement ébranlés. Tout ce qui était humainement solide est compromis, « les montagnes glissent et bondissent ». L'homme est seul en face de l'océan de l'être et des transcendants. C'est pour la nature humaine une condition anormale et aussi périlleuse que possible. Mais aussi c'est bien la preuve que tout dépend désormais de la restauration et de la réfection de l'intelligence. Ces vérités métaphysiques, que Pascal trouvait trop éloignées du sentiment commun des hommes, elles sont désormais manifestement l'unique refuge et sauvegarde de la vie commune et des intérêts les plus immédiats de l'humanité. Il ne s'agit plus de parier, croix ou pile. Il s'agit de juger, vrai ou faux, et d'affronter les réalités éternelles.

Les crises de réaction politique et sociale auxquelles, au milieu du désordre universel, l'instinct de conservation provoque les peuples, n'éviteront de tourner à un despotisme brutal et éphémère, elles ne produiront rien de stable que si l'intelligence est restaurée ; le grand mouvement de renouveau religieux qui se dessine actuellement dans le monde ne sera durable et vraiment efficace que si l'intelligence est restaurée. Si dans l'ordre des réalisations temporelles de l'agir humain, il y a un *politique d'abord*, justifié en raison et tout à fait conforme à l'enseignement du Philosophe ; absolument parlant, dans l'ordre des hiérarchies essentielles, il faut dire : *intelligence d'abord*, métaphysique d'abord, théologie

d'abord. Vérité d'abord ; *veritas liberabit vos*. Malheur à nous si nous ne comprenons pas que maintenant comme au jour de la création du monde, le Verbe est au principe des œuvres de Dieu.

... Eh bien, quel est le caractère le plus frappant de la *sainteté même* de S. Thomas ? « Ce qui caractérise sa sainteté, écrit le Souverain Pontife Pie XI, c'est ce que S. Paul appelle *sermo sapientiæ*, ainsi que l'union des deux sagesse, l'acquise et l'infuse... » Disons que la sainteté de S. Thomas est la *sainteté de l'intelligence* ; et je voudrais pouvoir faire saisir à vif toute la réalité contenue sous ces mots.

Non seulement la philosophie de S. Thomas assure mieux qu'aucune autre les droits et la noblesse de l'intelligence, affirmant sa primauté de nature sur la volonté, rassemblant sous sa lumière toute la diversité hiérarchisée de l'être, l'identifiant à elle-même, là où elle se trouve en acte pur, avec la nature infiniment sainte du Dieu vivant, enfin dans l'ordre pratique, nous rappelant sans cesse que la vie de l'homme, et avant tout la vie chrétienne, « est à base d'intelligence », mais encore, et cela va beaucoup plus loin, la sainteté elle-même de S. Thomas d'Aquin, sa charité, son sacrifice de louanges, sa consommation en Jésus, tout s'accomplit et rayonne en lui au sommet de l'esprit, dans cette vie de l'intelligence qu'Aristote déclarait meilleure que la vie humaine, là où l'opération de l'homme confine à l'opération des esprits purs ; et c'est de là que tout s'épanche en vagues de lumières jusqu'aux plus humbles puissances de l'être créé. Comprenons en ce sens-là le nom de *Doctor angelicus*, donné depuis si longtemps et avec tant de justesse à S. Thomas d'Aquin. S. Thomas est en un sens assurément le pur intellectuel, parce que l'intelligence elle-même est son moyen par excellence de servir et d'aimer Dieu, parce que son intelligence est son hostie d'adoration.

Son œuvre principale, on le sait assez, a été, avec l'approbation et l'encouragement, que dis-je, à l'instigation des Souverains Pontifes, de faire place dans l'intelligence chrétienne, en le complétant, en le perfectionnant, en le purifiant de toute scorie, à Aristote, à toute la sagesse naturelle de ces philosophes que Tertullien appelait des animaux de gloire. Pour cela il a dû mener un très dur combat. Car s'il y a entre Aristote et l'Évangile, entre la sagesse humaine grandie sur le sol de Grèce et la révélation descendue du ciel de Judée, un accord préétabli qui est à lui seul un signe apologétique admirable, cependant pour réaliser cet accord, pour le faire passer à l'acte, en triomphant des obstacles nés des limitations du sujet humain, il ne fallait pas seulement la maturité de la civilisation des temps de S. Louis, il fallait aussi toute la force du grand bœuf muet de Sicile. Comme l'a si bien vu Pascal, c'est avant tout à cause de la faiblesse de notre envergure intellectuelle que nous tombons dans l'erreur, parce que nous ne savons pas embrasser à la fois des vérités qui semblent opposées, et qui, en réalité, se complètent. L'« exclusion » est ainsi « la cause de l'hérésie » et plus généralement de l'erreur. Les soi-disant augustinien du XIII^e siècle, attachés matériellement à la lettre de leur maître, brouillant les objets formels de la foi et de la raison, de la sagesse métaphysique et de la sagesse des saints, bref, inclinés vers ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*anti-intellectualisme*, que faisaient-ils en définitive, sinon de refuser les droits de la vérité d'ordre naturel. On verra plus tard cette tendance aboutir à l'hérésie formelle, avec Luther et sa haine inhumaine de la raison. Les averroïstes, fanatiques d'un Aristote déformé par les Arabes, méconnaissant la lumière propre et la souveraineté de la foi et de la théologie, bref, inclinés vers le *rationalisme*, refusaient, eux, les droits de la vérité surnaturelle. Et nous savons trop bien où cette tendance devait aboutir. Les uns et

les autres, S. Thomas des a brisés et il les brisera encore, car c'est toujours le même combat. Et en même temps, il fixait par des principes définitifs la théorie rationnelle de cette distinction et de cet accord entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, qui sont plus chers à la foi catholique que la prunelle de l'œil, et plus importants pour la vie du monde que le cycle des astres et des saisons.

Mais ce double combat contre les averroïstes et contre l'ancienne scolastique attardée, cette œuvre immense de l'intégration d'Aristote dans la pensée catholique, n'est que la manifestation et le signe d'une invisible lutte, plus grande encore et plus formidable : l'œuvre propre de S. Thomas, l'entreprise à laquelle il était commis par le Seigneur, ç'a été d'amener la plus fière et la plus intraitable des puissances, parce que la plus spirituelle, l'intelligence, je dis l'intelligence dans tout son appareil de richesse et de majesté, armée de toutes ses exigences, de toutes ses subtilités, de toutes ses énergies spéculatives, avec toute sa logique, toute sa science, tout son art, tout l'ornement de ses féroces vertus plantées dans l'être même, ç'a été d'amener l'intelligence, — en lui imposant sobriété, mais jamais abdication, — tout entière dans la sainte lumière du Christ, au service du Dieu enfant qui gît entre le bœuf et l'âne. Ah ! pour la suite des siècles, il a tous les Mages derrière lui.

Ces considérations nous permettent, me semble-t-il, d'entrevoir quelque chose du mystère de la vocation elle-même de S. Thomas. Très étonnante vocation, on l'a souvent remarqué. Car le lieu que Thomas d'Aquin doit quitter pour répondre à l'appel de Dieu, ce n'est pas le siècle, c'est déjà le cloître, ce n'est pas le monde, c'est le Mont-Cassin. Ce n'est pas ce que l'Eglise appelle l'ignominie de l'habit du siècle, « *ignominia sæcularis habitus* », c'est le saint habit bénédictin qu'il abandonne pour revêtir la blancheur de S. Dominique. Ce n'est pas le péril du monde qu'il quitte pour l'état de perfection,

c'est d'un état de perfection qu'il passe à un autre état de perfection, et plus difficile. Il lui faut laisser la maison du Bienheureux Père Benoît de qui, petit oblat à la robe noire, il avait appris les douze degrés de l'humilité et à qui, Docteur ébloui ayant consommé son œuvre, il demandera l'hospitalité pour mourir. Et sachant que tel est le plaisir du Seigneur, il s'obstine à ce départ, avec toute la ténacité d'une volonté indomptable.

Frères, mère, prison, ruse et violences, rien ne peut sur lui. Plus tard, sa famille cruellement éprouvée a beau l'appeler à son aide, et le Pape lui offrir l'évêché de Naples, voire l'Abbatat du Mont-Cassin, avec licence, même, de garder l'habit de son Ordre, il ne fléchit pas. Pourquoi cela ? Pourquoi cette incompréhensible obstination ? Pour avoir le bonnet de docteur et la charge d'enseigner, devenir un théologien, ailler sur les routes et agir au dehors ? Allons donc ! Par amour pour la pauvreté des frères mendiants, par pitié pour les âmes auxquelles la parole du Seigneur n'était pas prêchée, par réaction contre les abus qui s'étaient répandus chez les moines noirs, par attrait pour un Ordre nouveau qui répondait expressément aux besoins de son temps ?

Je le veux bien, mais ces raisons ne suffisent pas, elles restent beaucoup trop pauvres.

Non, il lui fallait être dans les affaires de son Père ; il avait dit : qu'est-ce que Dieu ? Il lui fallait répondre ; et voilà ce que la comtesse Théodora ne pouvait entendre.

Au ciel. S. Dominique l'avait demandé à S. Benoît, parce que le Verbe de Dieu l'avait demandé à S. Dominique, pour lui donner mission sur l'intelligence chrétienne. C'est au salut de l'intelligence qu'il était député, c'est pour elle qu'il devait embrasser la vie apostolique. Voilà sa mission, et malheur à lui s'il s'y dérobe. Il doit servir l'intelligence, mais comme le prêtre sert la créature de Dieu. Il doit l'instruire, la baptiser, la nourrir du corps

du Seigneur, il doit célébrer les noces de l'Intelligence et de l'Agneau. Sur le caillou blanc qui lui est donné, et qui est aussi la pierre embrasée qui purifie ses lèvres, il y a écrit : *vérité*.

(*A suivre.*)

Jacques MARITAIN.